

.....

SECONDE PARTIE.

Des moyens les plus propres à acquérir
des connaissances.

CHAPITRE PREMIER.

De la première cause des erreurs.

PLUSIEURS philosophes ont relevé d'une manière éloquentte grand nombre d'erreurs qu'on attribue aux sens, à l'imagination et aux passions ; mais on n'a pas recueilli de leurs ouvrages tout le fruit qu'ils s'en étaient promis. Leur théorie trop imparfaite est peu propre à éclairer dans la pratique. L'imagination et les passions se replient de tant de manières, et dépendent si fort des tempéramens, des temps et des circonstances, qu'il est impossible de dévoiler tous les ressorts qu'elles font jouer, et qu'il est très-naturel que chacun se flatte

de n'être pas dans le cas de ceux qu'elles égarent.

Semblable à un homme d'un faible tempérament, qui ne relève d'une maladie que pour retomber dans une autre, l'esprit, au lieu de quitter ses erreurs, ne fait souvent qu'en changer. Pour délivrer de toutes ses maladies un homme d'une faible constitution, il faudrait lui faire un tempérament tout nouveau : pour corriger notre esprit de toutes ses faiblesses, il faudrait lui donner de nouvelles vues, et, sans s'arrêter au détail de ses maladies, remonter à leur source même, et la tarir.

Nous la trouverons, cette source, dans l'habitude où nous sommes de raisonner sur des choses dont nous n'avons point d'idées, ou dont nous n'avons que des idées peu exactes ; car nous nous servons des mots avant d'en avoir déterminé la signification, et même sans avoir senti le besoin de la déterminer. Voyons quelle est la cause de cette habitude.

Il est certain que, dans notre enfance, nous avons acquis, par notre seule réflexion, des idées qu'on ne pouvait pas nous

communiquer encore ; et cela est arrivé toutes les fois que le besoin de connaître nous forçait à réfléchir nous-mêmes : alors la nature conduisait les opérations de notre esprit, et nous ne nous trompions pas sur les rapports des choses à nous, ou nous ne nous trompions que passagèrement (1). C'est ainsi que nous sommes parvenus peu à peu à faire mieux connaître nos pensées, et que nous sommes devenus capables de juger à peu près de celles des autres.

A mesure que nous nous imaginions entendre mieux ceux qui nous élevaient, nous réfléchissions moins nous-mêmes ; et nous réfléchissions d'autant moins qu'en paraissant devoir nous instruire, ils paraissaient devoir réfléchir pour nous. Cependant les objets faisaient sur nos sens des impressions qui excitaient continuellement notre curiosité. Impatients de connaître, il eût été trop long de juger par nous-mêmes : souvent même cela nous eût été impossible, parce que notre curiosité avait pour objet des choses qui n'étaient

(1) Voyez la Logique.

pas à notre portée, ou qui même ne sont à la portée de personne. Il ne nous restait donc qu'à faire des questions auxquelles d'ordinaire on répondait mal ; et cependant, parce que nous étions parvenus que les réponses, quelles qu'elles fussent, devaient être des connaissances, nous répétions avec confiance les jugemens des autres. C'est de la sorte que nous nous remplissions, de bonne heure, d'idées et de maximes telles que le hasard et une mauvaise éducation les présentaient.

Parvenus à un âge où l'esprit commence à vouloir mettre plus d'ordre et plus d'exactitude dans ses pensées, nous ne voyons en nous que des jugemens avec lesquels nous sommes familiarisés de tout temps ; et nous continuons, par habitude, à juger des choses, comme nous avons toujours jugé. La plupart de ceux qui nous entourent, nous entretiennent dans des préjugés qui leur sont communs, et que souvent ils nous ont donnés. Si quelques uns jugent autrement, ils ne nous éclairent pas, ils nous étonnent, ils nous choquent même. Nous avons de la répugnance à voir comme eux,

parce que nous sommes prévenus pour notre manière de voir ; et nous ne concevons pas qu'on puisse avoir d'autres idées que les nôtres, parce que nous n'en avons jamais eu d'autres nous-mêmes. Comme elles nous sont familières, elles nous paraissent évidentes ; et comme nous ne nous souvenons pas de les avoir acquises, nous les croyons nées avec nous. En conséquence, quelque défectueuses qu'elles soient, nous leur donnons les noms de *lumière naturelle, de principes gravés, imprimés dans l'âme*. Nous nous en rapportons d'autant plus volontiers à ces idées, que nous croyons que si elles nous trompaient, Dieu serait la cause de nos erreurs, et nous les regardons comme l'unique moyen qu'il nous ait donné pour arriver à la vérité. C'est ainsi que des notions, avec lesquelles nous ne sommes que familiarisés, paraissent aux philosophes mêmes des principes de la dernière évidence.

Ce qui accoutume notre esprit à cette inexactitude, c'est la manière dont nous nous formons au langage. Nous n'arrivons à ce qu'on appelle l'âge de raison, que

long-temps après avoir contracté l'usage de la parole. Si l'on excepte les mots destinés à faire connaître nos besoins, c'est ordinairement le hasard qui nous a donné occasion d'entendre certains sons plutôt que d'autres, et qui a décidé des idées que nous leur avons attachées. Pour peu qu'en réfléchissant sur les enfans que nous voyons, nous nous rappellions l'état par où nous avons passé, nous reconnaitrions qu'il n'y a rien de moins exact que l'emploi que nous faisons ordinairement des mots. Cela n'est pas étonnant : nous entendions des expressions dont la signification, quoique bien déterminée par l'usage, était si composée, que nous n'avions ni assez d'expérience, ni assez de pénétration pour la saisir. Nous en entendions d'autres qui ne présentaient jamais deux fois la même idée, ou qui même étaient tout-à-fait vides de sens. Pour juger de l'impossibilité où nous étions de nous en servir avec discernement, il ne faut que remarquer l'embarras où nous sommes de le faire aujourd'hui.

Cependant l'usage de joindre les signes avec les choses, nous est devenu si naturel,

quand nous n'étions pas encore en état de peser la valeur des mots, que nous nous sommes accoutumés à rapporter les noms à la réalité même des objets, et que nous avons cru qu'ils en expliquaient parfaitement l'essence. On s'est imaginé qu'il y a des idées innées, parce qu'en effet il y en a qui sont les mêmes chez tous les hommes. Nous n'aurions pas manqué de juger que notre langage est inné, si nous n'avions su que les autres peuples en parlent de tout différens (1); persuadés que les mots expliquent la nature des choses, il semble que, dans nos recherches, tous nos efforts ne tendent qu'à trouver de nouvelles expressions. A peine en avons-nous imaginé, que nous croyons avoir acquis de nouvelles connaissances. L'amour-propre nous en-

(1) Psamméticus, roi d'Égypte, fit élever deux enfans avec défense de prononcer aucune parole devant eux. Le premier mot qu'ils prononcèrent fut *beccos*, qui signifie *pain* en langue phrygienne. De là on conclut que cette langue conservait des mots de la langue naturelle, et que, par conséquent, elle était la plus ancienne.

tretient dans cette erreur, parce que nous nous persuadons aisément que nous connaissons les choses, lorsque nous avons long-temps cherché à les connaître, et que nous en avons beaucoup parlé.

En rappelant nos erreurs à l'origine que je viens d'indiquer, on les renferme dans une cause unique, et qui est telle que nous ne saurions nous cacher qu'elle n'ait eu jusqu'ici beaucoup de part dans nos jugemens. Peut-être même pourrait-on obliger les philosophes les plus prévenus, de convenir qu'elle a jeté les premiers fondemens de leurs systèmes; il ne faudrait que les interroger avec adresse. En effet, si nos passions occasionent des erreurs, c'est qu'elles abusent d'un principe vague, d'une expression métaphorique et d'un terme équivoque, pour en faire des applications d'où nous puissions déduire les opinions qui nous flattent. Si nous nous trompons, les principes vagues, les métaphores et les équivoques sont donc des causes antérieures à nos passions. Il suffira, par conséquent, de renoncer à ce vain langage, pour dissiper tout l'artifice de l'erreur.

Si l'origine de l'erreur est dans le défaut d'idées, ou dans les idées mal déterminées, celle de la vérité doit être dans des idées bien déterminées. Les mathématiques en sont la preuve. Sur quelque sujet que nous ayons des idées exactes, elles seront toujours suffisantes pour nous faire discerner la vérité : si, au contraire, nous n'en avons pas, nous aurons beau prendre toutes les précautions imaginables, nous confondrons toujours tout. En un mot, en métaphysique on marcherait d'un pas assuré avec des idées bien déterminées, et sans ces idées on s'égarerait même en arithmétique.

Mais comment les arithméticiens ont-ils des idées si exactes ? C'est que connaissant de quelle manière elles s'engendrent, ils sont toujours en état de les composer ou de les décomposer, pour les comparer selon tous leurs rapports. Ce n'est qu'en réfléchissant sur la génération des nombres, qu'on a trouvé les règles des combinaisons. Ceux qui n'ont pas réfléchi sur cette génération, peuvent calculer avec autant de justesse que les autres, parce que les règles

sont sûres ; mais ne connaissant pas les raisons sur lesquelles elles sont fondées, ils n'ont point d'idées de ce qu'ils font, et sont incapables de découvrir de nouvelles règles.

Or, dans toutes les sciences, comme en arithmétique, la vérité ne se découvre que par des décompositions. Si l'on n'y raisonne pas ordinairement avec la même justesse, c'est qu'on n'a point encore trouvé de règles sûres pour composer et décomposer toujours exactement les idées, et que par conséquent on ne peut pas les déterminer avec précision.

Mais pourquoi nous est-il si difficile de déterminer nos idées ? C'est que nous ne connaissons pas tous les usages auxquels les langues sont destinées. Nous croyons ne les avoir faites que pour nous communiquer nos connaissances, et nous ne savons pas que ce sont des méthodes pour en acquérir.

Si, lorsque ces méthodes sont imparfaites, elles nous donnent quelques connaissances, elles nous donnent aussi des opinions, des préjugés, des erreurs. Moins imparfaites, elles nous égareraient moins, parce qu'elles

analyseraient mieux ; et si elles étaient portées au dernier degré de perfection , elles nous conduiraient aussi sûrement que l'algèbre : car si les langues sont autant de méthodes analytiques , l'algèbre , elle-même , n'est qu'une langue. Pour éviter l'erreur , il ne faut donc que savoir nous servir de la langue que nous parlons. Il ne faut que cela ; mais j'avoue que c'est beaucoup exiger.

CHAPITRE II.

De la manière de déterminer les idées ou leurs noms.

C'EST un avis usé et généralement reçu , que celui qu'on donne de prendre les mots dans le sens de l'usage. En effet , il semble d'abord qu'il n'y a pas d'autre moyen pour se faire entendre , que de parler comme les autres. Mais si , pour avoir de véritables connaissances , il faut recommencer sans se laisser prévenir en faveur des opinions

accréditées , il me paraît que , pour rendre le langage exact , on doit le réformer sans s'assujétir toujours à l'usage. Il y a bien des erreurs qu'il serait impossible de détruire , si l'on s'obstinait à parler comme tout le monde. Il faut donc se faire un langage à soi , si l'on veut s'exprimer avec une exactitude , dont l'usage ne donne pas l'exemple.

Ce n'est pas que je veuille qu'on se fasse une loi d'attacher toujours aux mots des idées toutes différentes de celles qu'ils signifient ordinairement : ce serait une affectation puérole et ridicule. L'usage est uniforme et constant pour les noms des idées simples , et pour ceux de plusieurs notions familières au commun des hommes ; alors il n'y faut rien changer. Mais lorsqu'il est question des idées complexes qui appartiennent plus particulièrement à la métaphysique et à la morale , il n'y a rien de plus arbitraire , ou même souvent de plus capricieux. C'est ce qui m'a porté à croire que , pour donner de la clarté et de la précision au langage , il fallait reprendre les matériaux de nos connaissances , et en

faire de nouvelles combinaisons sans égard pour celles qui se trouvent faites.

L'usage ne fixe le sens des mots, que par le moyen des circonstances où l'on parle. A la vérité, il semble que ce soit le hasard qui dispose des circonstances ; mais si nous savions nous-mêmes les choisir, nous pourrions faire dans toute occasion ce que le hasard nous fait faire dans quelques unes ; c'est-à-dire, déterminer exactement la signification des mots. Il n'y a pas d'autre moyen pour donner toujours de la précision au langage, que celui qui lui en a donné toutes les fois qu'il en a eu. Il faudrait donc se mettre d'abord dans des circonstances sensibles, afin de faire des signes pour exprimer les premières idées qu'on acquerrait par sensation ; et lorsqu'en réfléchissant sur celles-là, on en acquerrait de nouvelles, on ferait de nouveaux noms dont on déterminerait le sens, en plaçant les autres dans les circonstances où l'on se serait trouvé, et en leur faisant faire les mêmes réflexions qu'on aurait faites. Alors les expressions succéderaient toujours aux idées : elles seraient donc claires et pré-

cises, puisqu'elles ne rendraient que ce que chacun aurait sensiblement éprouvé.

En effet, un homme qui commencerait par se faire un langage à lui-même, et qui ne se proposerait de s'entretenir avec les autres, qu'après avoir fixé le sens de ses expressions, par des circonstances où il aurait su se placer, ne tomberait dans aucun des défauts qui nous sont si ordinaires. Les noms des idées simples seraient clairs, parce qu'ils ne signifieraient que ce qu'il apercevrait dans des circonstances choisies : ceux des idées complexes seraient précis, parce qu'ils ne renfermeraient que les idées simples que certaines circonstances réuniraient d'une manière déterminée. Enfin, quand il voudrait ajouter à ses premières combinaisons, ou en retrancher quelque chose, les signes qu'il emploierait, conserveraient la clarté des premiers, pourvu que ce qu'il aurait ajouté ou retranché, se trouvât marqué par de nouvelles circonstances. S'il voulait ensuite faire part aux autres de ce qu'il aurait pensé, il n'aurait qu'à les placer dans les mêmes points de vue où il s'est trouvé lui-même, lorsqu'il

a imaginé les signes, et il les engagerait à lier les mêmes idées que lui aux mots qu'il aurait choisis.

Au reste, quand je parle de faire des mots, ce n'est pas que je veuille qu'on propose des termes tout nouveaux. Ceux qui sont autorisés par l'usage, me paraissent d'ordinaire suffisans pour parler sur toutes sortes de matières. Ce serait même nuire à la clarté du langage, que d'inventer, surtout dans les sciences, des mots sans nécessité. Je me sers donc de cette façon de parler, *faire des mots*, parce que je ne voudrais pas qu'on commençât par exposer les termes pour les définir ensuite, comme on fait ordinairement : mais parce qu'il faudrait qu'après s'être mis dans des circonstances où l'on sentirait, et où l'on verrait quelque chose, on donnât à ce qu'on sentirait et à ce qu'on verrait un nom qu'on emprunterait de l'usage. Ce tour m'a paru assez naturel, et d'ailleurs plus propre à marquer la différence qui se trouve entre la manière dont je voudrais qu'on déterminât la signification des mots, et les définitions des philosophes.

Je crois qu'il serait inutile de se gêner dans le dessein de n'employer que les expressions accréditées par le langage des savans : peut-être même serait-il plus avantageux de prendre dans le langage ordinaire les mots dont on aurait besoin. Quoique l'un ne soit pas plus exact que l'autre, je trouve cependant dans celui-ci un vice de moins ; c'est que les gens du monde, n'ayant pas autrement réfléchi sur les objets des sciences, conviendront assez volontiers de leur ignorance et du peu d'exactitude des mots dont ils se servent ; les philosophes, au contraire, honteux d'avoir médité inutilement, sont toujours partisans entêtés des prétendus fruits de leurs veilles.

Afin de faire mieux comprendre cette méthode, il faut entrer dans un plus grand détail, et appliquer aux différentes idées ce que nous venons d'exposer d'une manière générale. Nous commencerons par les noms des idées simples.

L'obscurité et la confusion viennent de ce qu'en prononçant les mêmes mots, nous croyons nous accorder à exprimer les mêmes

idées, quoique d'ordinaire les uns ajoutent à une idée complexe des idées partielles qu'un autre en retranche. De là, il arrive que différentes combinaisons n'ont qu'un même signe, et que les mêmes mots ont dans différentes bouches, et souvent dans la même, des acceptions bien différentes.

D'ailleurs, comme l'étude des langues ; avec quelque peu de soin qu'elle se fasse, ne laisse pas de demander quelque réflexion, on coupe court ; et on rapporte les signes à des réalités, dont on n'a point d'idées.

Tels sont, dans le langage de bien des philosophes, les termes d'*être*, de *substance*, d'*essence*, etc. Il est évident que ces défauts ne peuvent appartenir qu'aux idées qui sont l'ouvrage de l'esprit. Pour la signification des noms des idées simples, qui viennent immédiatement des sens, elle est connue tout à la fois ; elle ne peut pas avoir pour objet des réalités imaginaires, parce qu'elle se rapporte immédiatement à de simples perceptions, qui sont en effet dans l'esprit telles qu'elles y paraissent. Ces sortes de termes ne peuvent donc être obscurs. Le sens en est si bien marqué

par toutes les circonstances où nous nous trouvons naturellement, que les enfans même ne sauraient s'y tromper. Pour peu qu'ils soient familiarisés avec leur langue, ils ne confondent point les noms des sensations, et ils ont des idées aussi claires de ces mots, *blanc*, *noir*, *rouge*, *mouvement*, *repos*, *plaisir*, *douleur*, que nous-mêmes. Quant aux opérations de l'âme, ils les distinguent également, pourvu qu'elles soient simples, et que les circonstances en fassent l'objet de leur réflexion : on voit par l'usage qu'ils font de ces mots, *oui*, *non*, *je veux*, *je ne veux pas*, qu'ils en saisissent la vraie signification.

On m'objectera peut-être qu'il est démontré que les mêmes objets produisent différentes sensations dans différentes personnes, que nous ne les voyons pas sous les mêmes rapports de grandeur, que nous n'y apercevons pas les mêmes couleurs, etc.

Je réponds que malgré cela nous nous entendrons toujours suffisamment par rapport au but qu'on se propose en métaphysique et en morale. Pour cette dernière, il n'est pas nécessaire de s'assurer, par exem-

ple, que les mêmes châtimens produisent dans tous les hommes les mêmes sentimens de douleur, et que les mêmes récompenses soient suivies des mêmes sentimens de plaisir. Quelle que soit la variété avec laquelle les causes du plaisir et de la douleur affectent les hommes de différent tempérament, il suffit que le sens de ces mots *plaisir*, *douleur*, soit si bien arrêté, que personne ne puisse s'y méprendre. Or les circonstances où nous nous trouvons tous les jours, ne nous permettent pas de nous tromper dans l'usage que nous sommes obligés de faire de ces termes.

Pour la métaphysique, c'est assez que les sensations représentent de l'étendue, des figures et des couleurs. La variété qui se trouve entre les sensations de deux hommes, ne peut occasioner aucune confusion. Que, par exemple, ce que j'appelle *bleu* me paraisse constamment ce que d'autres appellent *vert*; et que ce que j'appelle *vert* me paraisse constamment ce que d'autres appellent *bleu*, nous nous entendrons aussi bien, quand nous dirons, *les prés sont verts*, *le ciel est bleu*, que si, à l'occasion

de ces objets, nous avions tous les mêmes sensations. C'est qu'alors nous ne voulons dire autre chose, sinon que le ciel et les prés viennent à notre connaissance sous des apparences qui entrent dans notre âme par la vue, et que nous nommons *bleues*, *vertes*. Si l'on voulait faire signifier à ces mots que nous avons précisément les mêmes sensations, ces propositions ne deviendraient pas obscures; mais elles seraient fausses, ou du moins elles ne seraient pas suffisamment fondées pour être regardées comme certaines.

Je crois donc pouvoir conclure que les noms des idées simples, tant ceux des sensations que ceux des opérations de l'âme, peuvent être fort bien déterminés par des circonstances, puisqu'ils le sont déjà si exactement, que les enfans ne s'y trompent pas. Un philosophe doit seulement avoir attention, lorsqu'il s'agit des sensations, d'éviter deux erreurs où les hommes ont coutume de tomber par des jugemens précipités: l'une, c'est de croire que les sensations sont dans les objets; l'autre, dont nous venons de parler, que les mêmes objets

produisent dans chacun de nous les mêmes sensations.

Dès que les termes qui sont les signes des idées simples, sont exacts, rien n'empêche qu'on ne détermine ceux qui appartiennent aux autres idées. Il suffit pour cela de fixer le nombre et la qualité des idées simples dont on forme une notion complexe. Ce qui fait qu'on trouve tant d'obstacles à déterminer, dans ces occasions, le sens des noms, et qu'on y laisse souvent beaucoup d'obscurité, c'est qu'on regarde comme un bon guide, l'usage dont on s'est fait une habitude, et que, sans considérer s'il est exact et précis, on veut absolument s'y conformer. La morale fournit surtout des expressions si composées, et l'usage, que nous consultons, s'accorde si peu avec lui-même, qu'en voulant parler comme tout le monde, nous ne pouvons manquer de parler d'une manière peu exacte, et de tomber dans bien des contradictions. Un homme qui s'appliquerait d'abord à ne considérer que des idées simples, et qui ne les rassemblerait sous des signes qu'à mesure qu'il se familiariserait avec elles, ne courrait

certainement pas les mêmes dangers. Les noms des idées les plus composées, dont il serait obligé de se servir, auraient constamment une signification déterminée; parce qu'en choisissant lui-même les idées simples qu'il voudrait leur attacher, et dont il aurait soin de fixer le nombre, il renfermerait le sens de chaque mot dans des limites tracées avec la dernière exactitude.

Mais si l'on ne veut renoncer à la vaine science de ceux qui rapportent les mots à des réalités qu'ils ne connaissent pas, il est inutile de penser à donner de la précision au langage. L'arithmétique n'est démontrée dans toutes ses parties, que parce que nous avons une idée exacte de l'unité, et que par l'art avec lequel nous servons des signes, nous déterminons combien de fois l'unité est ajoutée à elle-même dans les nombres les plus composés. Dans d'autres sciences on veut, avec des expressions vagues et obscures, raisonner sur les idées complexes, et en découvrir les rapports. Pour sentir combien cette conduite est peu raisonnable, on n'a qu'à juger où nous en serions, si les hommes avaient pu mettre

l'arithmétique dans la confusion où se trouvent la métaphysique et la morale.

Les idées complexes sont l'ouvrage de l'esprit ; si elles sont défectueuses, c'est parce que nous les avons mal faites : le seul moyen pour les corriger, c'est de les refaire. Il faut donc reprendre les matériaux de nos connaissances, et les mettre en œuvre, comme s'ils n'avaient pas été employés. Pour y réussir, il est à propos, dans les commencemens, de n'attacher aux sons, que le plus petit nombre d'idées simples qu'il sera possible, de choisir celles que tout le monde peut apercevoir sans peine, en se plaçant dans les mêmes circonstances que nous ; et de n'en ajouter de nouvelles que quand on se sera familiarisé avec les premières, et qu'on se trouvera dans des circonstances propres à les faire entrer dans l'esprit d'une manière claire et précise. Par là on s'accoutumera à joindre aux mots toutes sortes d'idées simples, en quelque nombre qu'elles puissent être.

La liaison des idées avec les signes est une habitude qu'on ne saurait contracter tout d'un coup, principalement s'il en ré-

sulte des notions fort composées. Les enfans ne parviennent que fort tard à avoir des idées précises des nombres 1000, 10000, etc. Ils ne peuvent les acquérir que par un long et fréquent usage, qui leur apprend à multiplier l'unité, et à fixer chaque collection par des noms particuliers. Il nous sera également impossible, parmi la quantité d'idées complexes qui appartiennent à la métaphysique et à la morale, de donner de la précision aux termes que nous aurons choisis, si nous voulons, dès la première fois et sans autre précaution, les charger d'idées simples. Il nous arrivera de les prendre tantôt dans un sens et bientôt après dans un autre, parce que n'ayant gravé que superficiellement dans notre esprit les collections d'idées, nous y ajouterons ou nous en retrancherons souvent quelque chose, sans nous en apercevoir. Mais si nous commençons à ne lier aux mots que peu d'idées, et si nous ne passons à de plus grandes collections qu'avec beaucoup d'ordre, nous nous accoutumerons à composer nos notions de plus en plus, sans les rendre moins fixes et moins assurées.

Voilà, monseigneur, la méthode que j'ai suivie dans votre instruction. Au lieu, par exemple, de commencer par exposer les opérations de l'âme, pour les définir ensuite, je me suis appliqué à vous placer dans les circonstances les plus propres à vous en faire remarquer le progrès; et à mesure que vous vous êtes fait des idées qui ajoutaient aux précédentes, je les ai fixées par des noms, en me conformant à l'usage, toutes les fois que je l'ai pu sans inconvénient.

Nous avons deux sortes de notions complexes: les unes sont celles que nous formons sur des modèles; ce sont celles des substances: les autres sont certaines combinaisons d'idées simples que l'esprit réunit sans avoir de modèles; ce sont celles des êtres moraux.

Ce serait se proposer une méthode inutile dans la pratique, et même dangereuse, que de vouloir se faire des notions des substances en rassemblant arbitrairement certaines idées simples. Ces notions nous représenteraient des substances qui n'existeraient nulle part, rassembleraient des propriétés qui ne seraient nulle part rassem-

blées, sépareraient celles qui seraient réunies; et ce serait un effet du hasard, si elles se trouvaient quelquefois conformes à des modèles. Pour rendre les noms des substances clairs et précis, il faut donc consulter la nature, et ne leur faire signifier que les idées simples, que nous observerons exister ensemble.

Il y a encore d'autres idées qui appartiennent aux substances et qu'on nomme abstraites. Ce ne sont, comme je vous l'ai dit bien des fois, que des idées plus ou moins simples auxquelles nous donnons notre attention, en cessant de penser aux autres idées simples qui co-existent avec elles. Si nous cessons de penser à la substance des corps comme étant actuellement colorée et figurée, et que nous ne la considérons que comme quelque chose de mobile, de divisible, d'impénétrable, et d'une étendue indéterminée, nous aurons l'idée de la matière: idée plus simple que celle des corps, dont elle n'est qu'une abstraction, quoiqu'il ait plu à bien des philosophes de la réaliser. Si ensuite nous cessons de penser à la mobilité de la matière, à sa

divisibilité et à son impénétrabilité, pour ne réfléchir que sur son étendue indéterminée, nous nous formerons une idée encore plus simple, c'est celle de l'espace pur. Il en est de même de toutes les abstractions, par où il paraît que les noms des idées les plus abstraites sont aussi faciles à déterminer que ceux des substances mêmes.

Pour déterminer les notions des êtres moraux, il faut se conduire tout autrement que pour celles des substances. Les législateurs n'avaient point de modèles, quand ils ont réuni la première fois certaines idées simples, dont ils ont composé les lois; et quand ils ont parlé de plusieurs actions humaines, avant d'avoir considéré s'il y en avait des exemples quelque part. Les modèles des arts ne se sont pas non plus trouvés ailleurs que dans l'esprit des premiers inventeurs. Les substances, telles que nous les connaissons, ne sont que certaines collections de propriétés qu'il ne dépend point de nous d'unir ni de séparer, et qu'il ne nous importe de connaître qu'autant qu'elles existent: les actions des hommes sont

des combinaisons qui varient sans cesse, et dont il est souvent de notre intérêt d'avoir des idées, avant que nous en ayons vu des modèles. Si nous n'en formions les notions qu'à mesure que l'expérience les ferait venir à notre connaissance, ce serait souvent trop tard. Nous sommes donc obligés de nous y prendre différemment; ainsi nous réunissons, ou séparons à notre choix et avec discernement certaines idées simples, on bien nous adoptons les combinaisons que d'autres ont déjà faites.

Lorsque nous formons la notion complexe d'une substance, notre dessein est de connaître cette substance telle qu'elle est: c'est là ce qui détermine le nombre, la qualité et l'ordre des idées simples, que nous rassemblons sous un seul mot. Nous devons avoir également un but bien arrêté, toutes les fois que nous formons des notions complexes sans modèle. Il n'y aurait autrement que désordre et confusion dans la réunion des idées simples: tout y serait arbitraire; et nous raisonnerions sans nous entendre. Représentons-nous celui dont l'imagination s'est fait, pour la première

fois, l'idée d'une montre. Son objet a été que, dans un temps donné, l'aiguille fit une révolution entière : et c'est sous ce point de vue qu'il compose d'abord en lui-même l'ouvrage qu'il exécute ensuite. Il en est de même de toutes les notions complexes : la fin doit toujours déterminer le nombre et la qualité des idées simples qu'elles renferment. Quand je prononce, par exemple, le mot *vertu*, je considère l'homme par rapport à la religion et à la société ; et en conséquence, j'entends par *vertu* toutes les habitudes, qui nous rendent religieux et citoyens. Voilà un fonds qui appartient toujours à la notion complexe que je me fais. Mais cette notion suffisamment déterminée en général, ne l'est pas encore pour chaque cas particulier. Elle est susceptible de différens accessoires suivant les devoirs de chaque état. Elle varie donc continuellement, elle n'est jamais exactement dans un cas ce qu'elle est dans l'autre.

En mathématique et en physique, les notions ont cet avantage, qu'ayant une fois été déterminées, elles ne varient plus. Mais, en morale, elles se transforment de tant de

manières, qu'il est rare que les hommes sachent les saisir avec précision. Retrouvant partout les mêmes mots, ils s'imaginent retrouver absolument partout les mêmes idées, et c'est là une source de mauvais raisonnemens.

Il y a donc cette différence entre les notions des substances et les notions des êtres moraux, que nous regardons celles-ci comme des modèles, d'après lesquels nous jugeons des choses ; et que celles-là ne sont que des copies, dont les choses nous ont donné les modèles. Pour la vérité des premières, il faut que les combinaisons de notre esprit soient conformes à ce qu'on remarque dans les choses. Pour la vérité des secondes, il suffit qu'au dehors les combinaisons en puissent être telles qu'elles sont dans notre esprit. La notion de la justice serait vraie, quand même on ne trouverait point d'action juste, parce que sa vérité consiste dans une collection d'idées, qui ne dépend point de ce qui se passe hors de nous. Celle du fer n'est vraie qu'autant qu'elle est conforme à ce métal, parce qu'il en doit être le modèle.

Par ce détail, il est facile de s'apercevoir qu'il ne tiendra qu'à nous de fixer la signification des noms, parce qu'il dépend de nous de déterminer les idées simples dont nous avons nous-mêmes formé des collections. On conçoit aussi que les autres entreront dans nos pensées, pourvu que nous les mettions dans des circonstances où les mêmes idées simples soient l'objet de leur esprit comme du nôtre, et où ils soient engagés à les réunir sous les mêmes noms que nous les aurons rassemblées.

Votre expérience, monseigneur, vous fait connaître les avantages de cette méthode. En effet, comment vous êtes-vous fait la plupart des idées que vous avez acquises sur les sciences, sur la morale et sur les arts ? C'est en considérant successivement les circonstances où les inventeurs se sont trouvés, et en vous y plaçant vous-même. Ayant réussi par ce moyen, nous réussirons encore : il suffira de continuer à nous conduire avec la même adresse : or, cela nous devient tous les jours plus facile (1).

(1) Lorsque, pour la première fois, je donnai

CHAPITRE III.

De l'art de soutenir et de conduire son attention et sa réflexion.

L'EXPÉRIENCE est l'habitude de juger par le souvenir de ce qu'on a vu, et des jugemens qu'on a déjà portés ; elle s'acquiert par l'exercice des facultés de l'âme, et elle est aussi nécessaire dans la recherche de la vérité que dans la conduite de la vie.

Mais puisqu'il est de sa nature de nous faire juger d'après ce que nous avons vu et d'après les jugemens que nous avons portés,

ces réflexions sur la méthode, dans mon *Essai sur l'origine des Connaissances humaines*, plusieurs personnes me dirent, avec raison, qu'il manquait un exemple à ce chapitre. Je ne l'ignorais pas, mais je n'en trouvais nulle part ; et, quoique je visse ce qu'il fallait faire, je ne le savais pas faire encore. Aujourd'hui je crois pouvoir me flatter d'avoir suivi cette méthode dans tous mes livres élémentaires.